

## Notes sur l'Asie Centrale

P. Pelliot

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Année 1906, Volume 6, Numéro 1  
p. 255 - 269

[Voir l'article en ligne](#)

### Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

#### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/> ). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

# NOTES SUR L'ASIE CENTRALE

Par M. PAUL PELLIOT,

*Professeur de chinois à l'École française d'Extrême-Orient.*

---

## I. LES « TROIS GROTTES » ET LES RUINES DE TEGURMAN AU NORD DE KACHGAR.

Malgré son antique notoriété et sa grande importance historique, l'oasis de Kachgar n'a jusqu'ici livré aux archéologues aucun document important. Le dernier inventaire des ruines qui avoisinent Kachgar, celui du Dr Stein, ne connaît que les deux *stûpa* situés au Nord et au Sud de la ville, et le groupe des ruines de Khân-üi (1). Aussi, en raison même du peu de monuments de l'époque

---

(1) STEIN, *Preliminary report on a journey of archæological and topographical exploration in Chinese Turkestan*. Londres, 1901, in-4°, pp. 16-19. Cf. *Sand-buried cities of Khotan*, pp. 123 et suivantes.

J'aurai à parler en plus grand détail des ruines de Khân-üi. Pour ce qui est des deux *stûpa* les plus proches de Kachgar, l'un, celui du Nord, connu sous le nom de Tim ou Qourghân Tim, du nom du faubourg de Qourghân où il se trouve, a été étudié en assez grand détail par STEIN. Le *stûpa* du Sud est appelé Qyzyl Debe, « le Mont Rouge », à cause de la couleur de ses briques, dont certaines semblent avoir subi une mauvaise cuisson. Dans la construction de ce *stûpa*, comme dans celle de tous les anciens *stûpa* de la région, on rencontre en assez grande abondance des ossements et des morceaux de charbon de bois. Il me paraît surtout intéressant d'appeler l'attention sur un petit monticule tout proche du *stûpa*, sorte de calotte très basse, d'un diamètre de 54 mètres et d'une hauteur maxima au-dessus du sol d'environ 3 m 50. Ce monticule est absolument dénudé, bien que bordé de deux côtés par les champs de sorgho. De petites bosses marquent des tombes ; mais, orientées dans tous les sens, ces tombes ne répondent pas aux exigences des rites funéraires musulmans. Deux ou trois ouvertures, en divers points du tumulus, laissaient apercevoir, derrière une sorte de voûte en brique, des trous en partie bouchés par le sable. Un examen plus attentif a montré que tout le tumulus est en réalité supporté par une même voûte de larges briques ; mais, par les ouvertures dont j'ai parlé, le sable a envahi la cavité centrale jusqu'à près de 0 m 80 de la voûte. Le but de cette ancienne construction nous échappe. Aujourd'hui les Musulmans y enterrent les fœtus et les enfants morts en bas âge, comme l'ont montré les ossements que nous avons trouvés. C'est ce qui explique que les corps, n'étant pas ceux de croyants, mais de jeunes êtres morts avant d'avoir vécu, ne soient pas enterrés les pieds tournés vers le *qebîlê*.

préislamique qui ont subsisté dans la région, me paraît-il intéressant d'appeler l'attention sur deux sites dont le Dr Stein n'a pas parlé, les « Trois grottes » et les ruines de Tegurman.

I. LES « TROIS GROTTES ». — Sur la grand'route de Kachgar au Semiretché par la passe de Naryn, à quelque quinze kilomètres au Nord de la ville, dans une falaise de loess verticale qui domine la route du côté de l'Ouest, sont percées trois « fenêtres » donnant accès à trois grottes peu profondes (1). Les Chinois appellent cet endroit 三山洞 San-chan-tong, les « Trois grottes » ; le nom indigène est Utch-meravân ou Outchmah-ravân (2).

Le premier Européen, et le seul à ma connaissance, qui ait parlé des « Trois grottes », est M. Petrovski, dont la description a paru en 1903 dans les *Mémoires* de la section orientale de la Société impériale russe d'archéologie, sous le titre de *Un monument bouddhique près de Kachgar* (3). Une photographie des trois « fenêtres », prise de la route, et un plan des trois grottes sont joints à l'article. Il n'y a pas d'accès normal aux grottes, et la description de M. Petrovski est basée sur les renseignements fournis

---

(1) Entre la route et la falaise s'étend en pente un éboulis d'une hauteur d'environ 10 mètres. Le bord inférieur des fenêtres est à 10 m 80 du haut de cet éboulis. La hauteur de la falaise au-dessus des fenêtres est un peu moindre.

(2) La première forme est bien celle que j'ai cru entendre, et le nombre même des grottes, comme l'appellation chinoise de « Trois grottes », amènent à voir dans la première partie du nom le mot *utch*, « trois ». C'est l'explication qui m'a été donnée par les Turcs que j'ai interrogés ; mais elle ne rend pas compte de *meravân*. Dans les notes dont il sera question plus loin, M. PETROVSKI (pp. 295, 299) orthographie Outchmah-ravân, et dit que, bien qu'il ait été tenté de voir *utch*, « trois », au début du nom, il se range à l'explication indigène qui interprète le nom entier par « entrée difficile, qui s'effrite ». En fait *outchmah* paraît signifier un endroit difficile, escarpé (cf. les exemples tirés des *Mémoires de Bâber* dans le *Dictionnaire* de PAVET DE COURTEILLE, p. 49), et comme le nom d'Utch-meravân ou Outchmah-ravân est appliqué par l'usage local non seulement aux « Trois grottes », mais aussi à la portion de route très accidentée qui s'étend plus au Sud, il est possible que l'explication de PETROVSKI soit étymologiquement juste. Mais en ce cas l'étymologie populaire a modifié le nom pour y retrouver *utch*, « trois », et je crois préférable d'adopter la prononciation qui est usuelle de nos jours. Dans la géographie moderne du Turkestan chinois, je n'ai pas encore rencontré de nom où entre *outchmah*. SVEN HEDIN (*Die geogr.-wissensch. Ergebnisse meiner Reise in Zentral-Asien, 1894-1897*, dans *Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsheft* 131, p. 6) nomme un « Utschme-arik » au Sud de Yarkend ; mais comme il interprète ce nom (p. 570) par le « canal des mûriers », il est clair que la vraie prononciation est *udjma-aryq*, et c'est par une confusion des points diacritiques du *tch* et du *dj* que dans le dictionnaire de PAVET DE COURTEILLE (p. 49) les deux mots *outchmah*, « endroit escarpé », et *udjma*, « mûre », sont réunis en un seul.

(3) *Bouddiïskii pamiatnik bliz Kachgara*, dans *Zapiski Vost. Atd. Imp. Russk. Arkh. Ob.*, t. VII, pp. 298-301. M. PETROVSKI avait auparavant parlé des « Trois grottes » dans une note : *Otviel konsoula v Kachgarie, N.F. Petrovskago, na zaiavlenie. C.F. Oldenbourga, ibid.*, pp. 294-298.

par le chef de son escorte de Cosaques, qui descendit du haut de la falaise par une échelle de cordes. C'est par la même voie que se laissa glisser M. Bartus, lorsque l'expédition allemande du Prof. Grünwedel visita la place en 1905. Tout récemment, le Dr Stein, au cours de sa nouvelle mission, est venu jusqu'au pied de la falaise sans pénétrer dans les grottes mêmes. Enfin, ces jours derniers, le Dr Vaillant, M. Nouette et moi, nous sommes fait hisser aux trois « fenêtres » au moyen de notre palan.

La grotte centrale et la grotte de droite sont entièrement couvertes d'un stucage blanc. Ce stucage recouvre même en partie les parois des trous inégaux qui permettent de se glisser d'une grotte dans l'autre ; il en résulte que ces communications existaient déjà lorsque l'enduit de stuc a été appliqué. La grotte de gauche est au contraire toute nue, les parois étant entièrement martelées de coups de pic réguliers. Les débris amoncelés dans cette troisième grotte semblent indiquer que tout l'ancien enduit fut d'abord abattu, puis qu'on entailla les parois de petits coups destinés à faire tenir un nouveau crépi ; mais le travail fut ensuite abandonné, peut-être faute d'argent.

Le fond de la grotte centrale est occupé par un Buddha assis sur un socle. La statue elle-même a été aménagée grossièrement dans la paroi de sable dur, puis modelée en glaise mêlée d'un peu de paille et enfin terminée au moyen d'un enduit peint dont il ne reste plus que des fragments rouges et verts. La tête a complètement disparu, mais on voit encore la double auréole à flammes brunes qui avait été peinte derrière elle. Sur les parois latérales de cette grotte, et également dans la chambre postérieure, étaient figurés deux disciples, dont on reconnaît la facture chinoise, encore qu'on ait fait sauter, en même temps que les têtes et les mains, une partie de leurs corps. Dans la chambre antérieure de cette grotte centrale, deux enfoncements dans les parois latérales semblent marquer l'emplacement d'anciennes images ou d'anciens reliefs ; mais le stucage blanc intact indique que, dès la réfection des grottes, ces niches peu profondes étaient telles qu'elles sont maintenant.

La grotte de droite ne contient plus de statue ; seul un trou carré creusé en avant de la paroi postérieure semble indiquer l'emplacement d'un socle. Des assistants étaient peints sur les parois latérales des deux chambres de cette grotte, mais leurs images ont été détruites à coups de pic. Les parois de la chambre antérieure et la voûte sont décorées de fleurs et de Buddhas de moindres dimensions, auxquels on a uniformément fait sauter la tête. Le style est le style ordinaire des peintures bouddhiques modernes en Chine.

Comme il a été dit plus haut, la grotte de gauche est absolument nue. Nous en aurons donc fini avec la description des grottes, si nous ajoutons que les murs de celles qui sont encore enduites de stuc sont couverts de *grafitti*, où des Chinois, des Mongols, des Turcs ont relaté leur visite. Les grottes sont absolument vides ; tout ce qu'elles contenaient, cinq flèches et deux tablettes de bois commémorant la réfection du sanctuaire en 1815, a été emporté par le chef de l'escorte de M. Petrovski. Le passage d'aussi nombreux dévots ne laissait d'ailleurs aucun

espoir de rien trouver encore qui pût tenter un collectionneur. Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette abondance de signatures, c'est que tant de gens aient fait une descente qui, si l'on n'a pas les moyens dont nous disposons, ne laisse pas d'être périlleuse, et ne peut s'effectuer qu'au bout d'une corde.

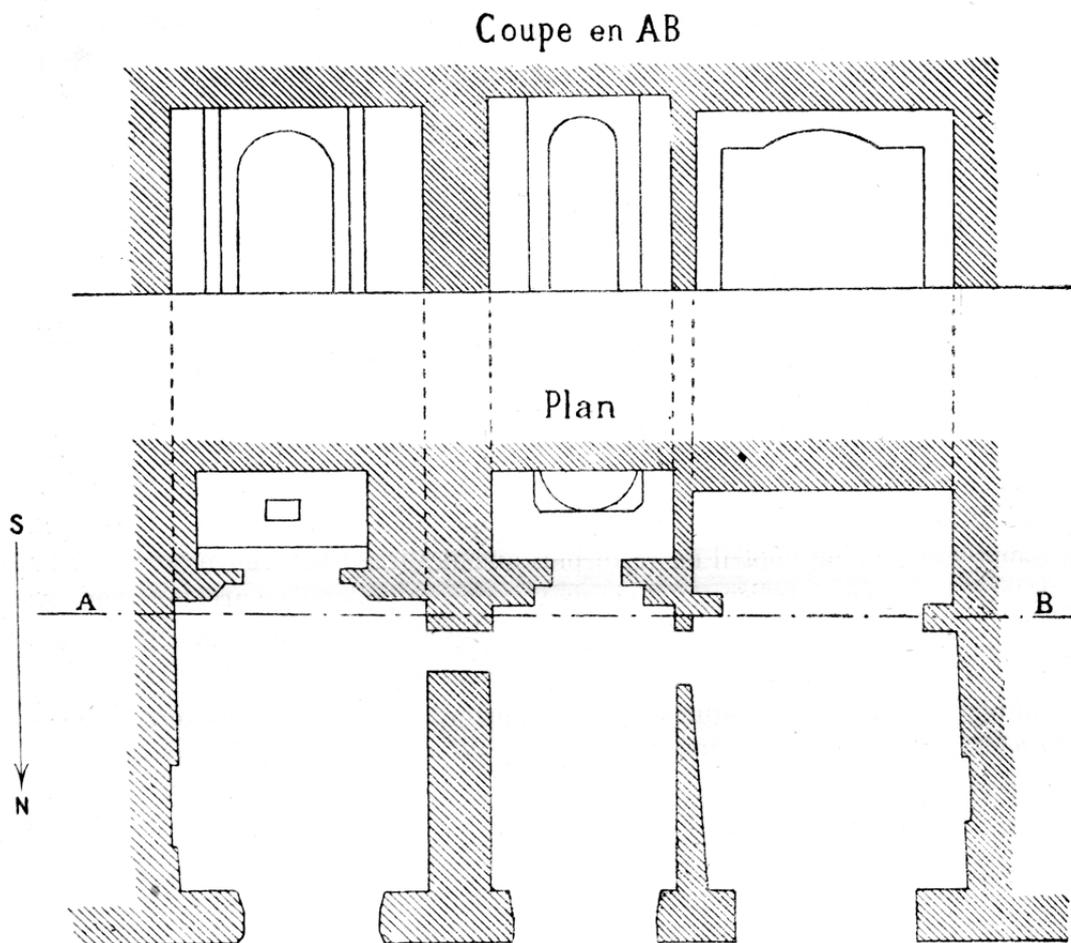


FIG. 2. — UCH-MERAVÂN.

*Plan des « Trois Grottes » ; Echelle 1 = 120.*

Il s'en faut d'ailleurs que tous les visiteurs des « Trois grottes » aient été animés de la même foi. A côté des Chinois et des Mandchoux, presque tous soldats, qui sont venus demander à l'« ancêtre Buddha » de bénir leur voyage en ces terres lointaines, des Musulmans ont cru faire œuvre pie, eux aussi, en ruinant des images idolâtres. C'est au temps de leur toute puissance, sans doute à l'époque où Ya'qoub Beg couvrait son empire d'innombrables *mazârs* et d'encore plus de forteresses, qu'il faut attribuer la mutilation des statues et des peintures des « Trois grottes ». Mais, archéologiquement parlant, on ne peut dire que la perte soit grande : sans aucun doute, l'aménagement actuel des

grottes est assez récent, et nous n'aurions rien gagné à les trouver telles qu'elles devaient encore être il y a cinquante ans. La réfection de 1815, dont il est question dans les planchettes envoyées à Saint-Pétersbourg par M. Petrovski, n'a été, il est vrai, que partielle, et ne saurait donner la date à laquelle l'enduit des grottes a été appliqué, puisque cet enduit porte des inscriptions plus anciennes que les planchettes. Mais aucune des inscriptions que j'ai relevées ne remonte au delà de 1788, et il me paraît probable que la décoration actuelle, dans son ensemble, n'a été exécutée qu'après la conquête du Sin-kiang par K'ien-long vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par contre, je tiens pour certain que les Chinois du XVIII<sup>e</sup> siècle n'ont pas creusé les grottes. Ils ont simplement remis en état un sanctuaire bouddhique fondé il y a plus de dix siècles, en des temps où l'islam n'avait pas encore triomphé des idolâtres qui osent sculpter dans la montagne l'image des faux dieux.

Une légende locale se rattache aux « Trois grottes ». Au temps où un souverain infidèle régnait sur Kachgar, une fille lui naquit, et les devins prédirent qu'elle mourrait de la morsure d'un serpent. Le prince, inquiet, fit creuser en pleine paroi de la montagne les « Trois grottes » et y logea sa fille. La princesse y grandit, mais un beau jour, à l'insu de son père, on lui fit passer une corbeille de fruits dont le contenu avait été mal inspecté. Un serpent était caché parmi les fruits et la princesse, mordue par lui, mourut comme les devins l'avaient annoncé. Cette histoire n'est pas sans de nombreux parallèles au Turkestan. Elle m'a été signalée une première fois par le missionnaire suédois Hökberg de Kachgar, et le *beg* musulman qui nous a fait visiter Khân-üi, Imim Beg, m'a spontanément rapporté la même tradition, ajoutant que la princesse était la fille du souverain infidèle qui régnait à Khân-üi (mot-à-mot la « Demeure du Khân ») et dont la ville fut détruite par Satoq Boghra Khân. C'est sans doute par un écho de la même légende que les ruines de Tegurman, voisines des « Trois grottes », sont considérées comme la ville d'une princesse « chinoise » (1), et il semble que les compilateurs de la carte russe dite « de dix verstes » aient recueilli quelque information de ce genre : car les ruines de Tegurman, qu'ils mettent faussement au Nord d'Utch-meravân alors qu'elles sont au Sud, sont qualifiées par eux de *Khaniya*, que je ne puis m'expliquer que comme une forme apparentée à *khân*, « souverain ».

Toutefois il y a dans la tradition locale un point qui s'applique mal aux « Trois grottes ». D'après les Musulmans, l'habitation de la princesse se composait de neuf chambres ; aussi croient-ils que derrière chacune des trois fenêtres, il y a trois chambres. De plus la difficulté d'accès de cet ancien sanctuaire lui vaut d'être considéré comme beaucoup mieux orné et meublé

---

(1) M. PETROVSKI avait déjà recueilli (*loc. laud.*, p. 295) la tradition selon laquelle une princesse « chinoise » aurait vécu à Utch-meravân, mais sans qu'on lui ait donné aucun détail à ce sujet.

qu'il ne l'est en réalité. Dès la publication de l'article de M. Petrovski, on pouvait savoir qu'il n'y avait que trois « grottes » correspondant aux trois « fenêtres », et que dans ces trois grottes il ne restait depuis longtemps aucun objet précieux. Sans que je puisse encore m'expliquer comment la confusion s'est produite dans la légende de la princesse païenne, ma récente excursion de Khàn-üi à Khàn-aryq par Aqqâch m'a mis sur la trace d'une solution. Tout à l'extrémité sud-est de la plaine de Khàn-üi, j'ai trouvé un groupe de ruines jusqu'ici inconnues, assez semblables au Hasa Tam et au Saqâl Tam de Khàn-üi, et qui portent le nom de Toqouz Hodjrah, les « Neuf cellules » (1). Un enfant, qui fouillait dans les ruines, m'a dit que ce nom était un souvenir de la princesse fille de Nokhta Rachid, qui fut enterrée là. Nokhta Rachid et Djokhta Rachid sont traditionnellement les deux chefs païens dont Satoq Boghra Khàn triompha quand il convertit Kachgar à la loi de l'islam; l'allitération des deux noms suffit à laisser supposer que la légende n'en a pas dû bien respecter la forme originale. Les ruines de la région sont volontiers attribuées à ces personnages, et c'est à Nokhta Rachid qu'on n'a pas manqué de rattacher l'ancienne enceinte, Eski Chahr, qu'on laisse à gauche de la route en allant du Kachgar musulman au Yangi-chahr chinois (2). L'antiquité des ruines de Toqouz Hodjrah n'est pas douteuse; je veux dire par là que, si elles ne sont sans doute pas préislamiques — et il en est de même du Hasa Tam et du Saqâl Tam (3) —, elles ont dû être abandonnées au plus tard au XII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'aryq qui irriguait la plaine de Khàn-üi fut desséché. Les ruines de Toqouz Hodjrah sont celles où les indigènes ont fait le plus de fouilles, et, quoique je n'aie pas vu de trouvailles importantes, la persévérance même des recherches indique qu'elles n'ont pas été vaines. Il me paraît donc probable que c'est de ce site des « Neuf cellules », moins passager que celui des « Trois grottes », que la tradition des « neuf chambres » de la princesse païenne et des richesses qui y sont enfouies s'est transportée à Uteh-meravân sur la route de Naryn (4).

---

(1) *Hodjrah* est un mot arabe, mais qui est assez usuellement employé au Turkestan chinois; en particulier, les « box » des *sarâi* sont appelés *hodjrah*.

(2) Ces ruines n'ont pas été, je crois, relevées jusqu'à présent. M. PETROVSKI n'en parle pas dans ses recherches sur l'ancienne position de Kachgar (*op. laud. supra*); SVEN HEDIN (*Petermann's Mitteilungen*, Ergänzungsheft 151, p. 259) est le seul à ma connaissance qui les ait mentionnées. Elles datent évidemment de l'époque musulmane, mais paraissent suffisamment anciennes pour que l'historien de Kachgar n'ait pas le droit de les négliger. Le Dr VAILLANT en a relevé le plan.

(3) C'est ce que j'aurai l'occasion de montrer quand je parlerai des ruines de Khàn-üi.

(4) Quand ces notes étaient déjà rédigées, j'ai eu l'occasion de demander à un vieux conteur populaire, à un *maddâ* comme on les appelle ici, s'il connaissait la légende d'Uteh-meravân. Et la version qu'il m'en a donnée m'a paru assez intéressante pour être reproduite telle que je l'ai entendue. En appendice, on en trouvera une transcription conforme à la prononciation locale. J'ai trop souvent regretté moi-même la pénurie des textes en kachgarien vulgaire pour ne pas saisir toutes les occasions d'en publier quelques nouveaux spécimens. Je laisse la

Le plan ci-joint (fig. 2) donne des grottes une représentation plus exacte que le schéma publié par M. Petrovski. La largeur maxima des trois grottes est de 10<sup>m</sup>80 ; leur profondeur maxima de 5<sup>m</sup>85. Elles font strictement face au Nord. Sur la carte russe de dix verstes, non seulement cette orientation est mal indiquée, mais les grottes sont placées beaucoup trop avant dans la montagne, au lieu que la paroi de loess durci où elles sont creusées se dresse à pic le long de la route. C'est par une dernière erreur que cette route, qui ne traverse la rivière qu'à l'endroit appelé sur la carte Koch-tegermen (Qoch-tegurman, les « Deux moulins »), est reportée ici sur la rive gauche, et presque dans la montagne.

II. LES RUINES DE TEGURMAN. — La carte russe de « dix verstes » <sup>(1)</sup>, la plus détaillée que j'aie à ma disposition, porte au Nord des « Trois grottes », au-delà de « Koch-tegermen », les « Ruines de la ville d'Outchma-ravan

---

parole au conteur : « Pour ce qui est d'Utch-meravân, voici. Un (insecte) *dõ*, avait-on dit, piquera la fille de Haroun Boghra Khân ; voilà (ce que Haroun Boghra Khân) considéra. L'ayant considéré, il fit venir du pays de Chine des tailleurs de pierre et leur ordonna de tailler une maison en pleine montagne. Les tailleurs de pierre creusèrent 41 cellules à l'intérieur de la demeure aux trois fenêtres d'Utch-meravân, et on y plaça la fille du Khân. La fille du Khân voulut manger du raisin. Les gens de Haroun Boghra Khân s'étant placés sur une ligne qui allait d'Utch-meravân jusqu'à Khânçala, se passèrent le raisin de main en main. Pendant que la fille de Haroun Boghra Khân, assise à l'intérieur de la demeure dite d'Utch-meravân, se trouvait en compagnie avec ses jeunes servantes, on lui tendit une corbeille de raisin. La fille du Khân, l'ayant acceptée, dit : « Jeunes filles, mangez du raisin ». Elle-même, ayant pris un grain de raisin, se le mit dans la bouche. Mais au milieu de ce raisin un *dõ* était entré, qui piqua la langue de la fille du Khân. Alors la fille du Khân mourut. En suite de quoi, Utch-meravân étant devenu un endroit maudit, personne n'y alla plus. Il y avait des degrés qui avaient été placés là au temps de Haroun Boghra Khân et qui servaient aux gens pour monter et descendre. Au temps de Taïpouan, les gens d'Oustoun Artouch s'emparèrent des degrés et y mirent le feu. Depuis que les degrés ont été pris, les pas des hommes ne sont plus allés (à Utch-meravân). » Ce qu'il y a de particulier dans cette version, c'est qu'elle ne rattache plus la légende d'Utch-meravân à des temps d'ancien paganisme, mais à l'époque même de la conversion de Kachgar à l'islam. Haroun Boghra Khân, qui fut en réalité le deuxième successeur de Satoq Boghra Khân et qui mourut à la fin du Xe siècle, est considéré dans la légende locale comme l'oncle encore infidèle qui, refusant de se convertir à la voix de son neveu Satoq, fut englouti par le sol (cf. GRECARD, *La légende de Satoq Boghra Khân et l'histoire, passim*). L'insecte *dõ* n'est pas un scorpion ; d'après la description qu'on m'en a faite, il ressemble plutôt à un cloporte ; c'est une bête aujourd'hui inoffensive, mais le conteur me fait observer qu'il n'en était pas de même dans ce temps-là. Khânçala est un des *kent* ou hameaux de Bech-karem. Taïpouan est le nom d'un ancien souverain kachgarien, au moins dans la légende ; je manque de livres pour préciser davantage. Oustoun Artouch est au Nord d'Utch-meravân sur la route de Kachgar à Naryn ; une vieille querelle sépare les gens d'Oustoun Artouch, qualifiés de *qarâtâghlyq*, « gens des montagnes noires », et les Kachgariens, qui sont *âqtâghlyq*, « gens des montagnes blanches » ; aussi le conteur kachgarien met-il le vol de l'escalier sur le compte des gens d'Artouch.

<sup>(1)</sup> C'est-à-dire de dix verstes au pouce, soit une carte au 420.000<sup>e</sup>. La feuille de Kachgar existe seule pour le Turkestan chinois. Au-delà, il faut utiliser la carte de « quarante verstes » (au pouce), soit au 1.680.000<sup>e</sup>. On m'a parlé d'une carte de « deux verstes » (au pouce) qui

(Khaniya) ». Koch-tegermen, ou plutôt Qoch tegurman<sup>(1)</sup>, les « Deux moulins », est un nom qui ne m'a pas été confirmé sur place; on disait seulement Tegurman, « le Moulin ». Ce nom est appliqué plus spécialement à la petite halte située sur la rive gauche de la rivière de Tchâqmâq, à l'endroit où la route traverse cette rivière et où il y a eu en effet un moulin<sup>(2)</sup>. Mais l'usage local emploie ce nom de Tegurman pour désigner toute la région qui s'étend au Sud depuis ce moulin jusqu'au territoire de Tuturga<sup>(3)</sup>. A l'endroit porté sur la carte russe, au Nord des « Trois grottes », je n'ai trouvé aucune ruine, et le petit chef indigène qui m'accompagnait n'en connaissait non plus aucune dans le voisinage<sup>(4)</sup>. Par contre, à l'endroit où la carte en question met le « tombeau

---

serait depuis assez longtemps en préparation à Tachkend, mais je ne sais si elle doit comprendre la Kachgarie. La plus récente des cartes russes que j'aie pu me procurer, celle de dix verstes, remonte déjà à 10 ans. Travail qui fut sans doute très méritoire, puisqu'on ne circulait pas alors aussi librement en Chine que maintenant, elle est aujourd'hui insuffisante. Mains renseignements ont été mal donnés ou mal compris, et il est assez caractéristique que j'aie à signaler tant d'inexactitudes entre Kachgar et Oustoun Artouch, c'est-à-dire précisément sur l'une des deux grandes routes qui font communiquer Kachgar avec l'Empire russe.

(1) Il va sans dire qu'ici, comme toujours, je ne prétends pas imposer une transcription pour une langue où l'orthographe n'est pas fixée. Cependant je crois bon de rétablir pour chaque mot la prononciation telle que je l'ai entendue, et ma transcription *Tegurman* est conforme à celle de SHAW. La distinction de *q* et de *k*, dont même des philologues comme GREARD n'ont pas tenu compte dans leurs ouvrages, me paraît si constante qu'on doit toujours la conserver. Il faut non moins distinguer entre *g* et *gh*, et, *a priori*, je ne suis pas tenté de croire à une prononciation *Tigharman* comme celle qui est donnée dans STEIN (*Sand-buried cities of Khotan*, p. 61), pour *Tegurman*.

(2) Cette rivière, presque à sec à la fin de l'été, porte le nom de Touyoun ou Toyoun dans son cours supérieur, mais je n'ai pas entendu appliquer ce nom au cours inférieur à partir d'Oustoun Artouch. La carte jointe à l'ouvrage de SVEN HEDIN mentionné plus haut donne à la rivière, dans le voisinage de Bech-karem, le nom d'« Utsch-mirwan »; c'est une transcription défectueuse d'Utch-meravân.

(3) Je n'ai pu déterminer exactement l'étendue du territoire de Tuturga. Le nom est appliqué à des portions de hameaux au Nord du faubourg de Qourghân, à la lisière nord de l'oasis de Kachgar proprement dite. Cette oasis, sur la route d'Oustoun Artouch, se termine au poste de douane chinois appelé Zong-qaraoul, qui est porté sensiblement trop au Nord et déjà dans le désert sur la carte de 10 verstes. Il faut le placer là où la carte de 10 verstes et celle de SVEN HEDIN mettent Bâgh-aryq. Tout de suite à l'Ouest du Zong-qaraoul se trouve le mazâr de Qoupallâ Khwâdjâ, personnage célèbre dans la légende kachgarienne à côté de son frère Qoupadin Khwâdjâ. A l'Est du Zong-qaraoul et au milieu de terres qui ne sont cultivées que dans de rares années de grandes pluies, se trouve le mazâr de l'ancien souverain kachgarien Qarâkhân. Ce mazâr dépend du territoire de Tuturga, qui paraît s'étendre vers l'Est jusque près de la route de Kachgar à Bech-karem. J'ignore la signification de Tuturga. On a des plans satisfaisants des oasis de Yarkand, Marâbachi, Khotan, etc., mais je n'ai pas souvenir d'en avoir vu un convenable de l'oasis de Kachgar.

(4) M. PETROVSKI (*loc. laud.*, p. 295) dit que sur l'un des contreforts des montagnes qui longent la rive gauche de la rivière de Tchâqmâq entre Utch-meravân et Oustoun Artouch, on semble reconnaître les traces d'une muraille. L'examen auquel je me suis livré ne m'a rien révélé de pareil, mais il y a dans le pays pas mal de levées assez peu accentuées pour que celle-là ait pu m'échapper.

d'Hazret Souldân », c'est-à-dire de Satoq Boghra Khân (1), il y a un groupe de ruines assez considérable, qu'on regarde comme l'ancienne ville d'une princesse chinoise et qui, d'après le territoire sur lequel elles se trouvent, sont appelées les ruines de Tegurman. Situées sur la rive sud de la rivière, à environ deux kilomètres à l'Est des « Trois grottes », ces ruines s'aperçoivent de loin quand on suit la route de Kachgar à Naryn, et il est surprenant que M. Petrovski ne les ait pas remarquées en allant à Utch-meravân. Bien que personne ne nous les ait signalées à Kachgar et que nous soyions en quelque sorte tombés sur elles par hasard lors de notre visite aux « Trois grottes », les ruines de Tegurman, comme nous l'avons appris depuis, ont déjà été visitées par l'expédition allemande en 1905 et, il y a quelques mois, par le Dr Stein.

Le plan ci-joint (fig. 3), dressé par le Dr Vaillant, rend compte de l'importance et de la disposition des ruines de Tegurman. Le monument le plus oriental est un stûpa, moins important que le Qourghân Tim ou le Qyzyl Debe de Kachgar, ou encore que le Topa Tim de Khân-uï, mais aussi mieux conservé : il se rapproche plutôt de ces stûpa de moindre importance, dont un type excellent, en état de conservation presque parfait, est fourni par le Mori Tim au Nord de Khân-uï.

La hauteur actuelle du stûpa est de 10 mètres au-dessus de l'éboulis, et l'éboulis s'élève sensiblement à 2 mètres au-dessus du sol avoisinant. Autant que l'état actuel du monument m'a permis de juger de sa forme primitive, il se composait d'abord d'un socle quadrangulaire, dont certains angles sont encore visibles, et qui semble être limité par une première couche de clayonnage encore existante à 3 m 40 au-dessus de l'éboulis. Chacun des côtés de ce premier rectangle avait approximativement 8 mètres de développement. Au-dessus de ce premier rectangle s'élevait un second rectangle plus petit, ou peut-être une sorte de tronc de pyramide dont les arêtes coïncidaient avec celles du premier rectangle, et qui allait aboutir à un second clayonnage,

---

(1) Il y a eu là une confusion assez peu explicable des cartographes russes. Hazret Souldân, au Turkestan chinois, désigne toujours Satoq Boghra Khân. Or, d'après les *Tazkereth*, Satoq Boghra Khân fut enterré à Artych ou Artouch (cf. GRECARD, *La légende de Satoq Boghra Khân et l'histoire*, p. 10 du tirage à part). Il y a deux villages d'Artych ou Artouch au Nord de Kachgar. L'un à l'Ouest, sur la route de Naryn, est appelé Astoun Artouch ou Oustoun Artouch, c'est-à-dire Artouch supérieur; on dit aussi Kitchik Artouch, le petit Artouch, et c'est le nom employé par les Chinois : Siao (小) Artouch. Oustoun Artouch comprend sept *kent* ou hameaux, dont les noms m'ont été donnés comme suit : Qarâq, Eki-sâq, Yoltcha, Tâqot, Outcha, Besaq, Dikhâlle. L'autre Artouch, à l'Est, est plus spécialement Altyn Artych ou Astyn Artych, Artych inférieur. On dit aussi Tchong Artych, et en chinois Ta (大) Artych, le grand Artych. C'est à Altyn Artych que se trouve le tombeau traditionnel de Satoq Boghra Khân; les pèlerins y vont en grand nombre. Rappelons qu'*altyn* et *astyn* étant indifféremment employés au Turkestan chinois, les controverses qui se sont produites à propos de la forme Altyn-tâgh pour Astyn-tâgh sont vaines: *altyn* n'a pas été écrit par confusion avec *ältoun*, « or », mais simplement parce que c'est un doublet usuel de *astyn*.

situé aujourd'hui à 5<sup>m</sup> 45 au-dessus de l'éboulis. Au-dessus de cette seconde assise, le stûpa était cylindrique. Un premier fût cylindrique va du deuxième clayonnage à un troisième, aujourd'hui à 7<sup>m</sup> 35 au-dessus de l'éboulis. Sur ce troisième clayonnage s'élevait un deuxième fût cylindrique d'un diamètre un peu moindre. Le diamètre de ce deuxième fût cylindrique est à peu près celui du sommet actuel du stûpa, soit 5<sup>m</sup> 50 ; mais à environ 1 mètre au-dessous du sommet, une avancée d'un quatrième clayonnage, qui se voit encore du côté S. S. O., porte à croire qu'une corniche faisait saillie à cet endroit tout autour du monument.

Du côté E. N. E., le stûpa a été fendu dans presque toute sa hauteur, et on a ainsi accès à une sorte de cheminée verticale, carrée, de 1<sup>m</sup> 30 de côté, qui descend de 3 mètres à partir du sommet. Cette cheminée, qui date incontestablement de la construction du monument, est bien au centre du stûpa ; une cheminée ou chambre analogue se retrouve au Mori Tim de Khàn-ũ et lui a probablement valu son nom (le stûpa de la Cheminée). Le stûpa est construit en briques crues, posées à plat, dont les dimensions varient en largeur et en profondeur entre 0<sup>m</sup> 32 et 0<sup>m</sup> 43, mais avec une hauteur à peu près uniforme de 0<sup>m</sup> 09.

Au N. O. du stûpa, se trouve un double mur (A) d'une hauteur d'environ 2<sup>m</sup> 80, sur une épaisseur de 1<sup>m</sup> 30. Ce mur est sensiblement dans la direction du stûpa ; mais un examen plus attentif montre que non seulement il n'en subsiste plus aucune trace au-delà du pointillé porté sur le plan, mais aussi que, prolongé hypothétiquement, ce mur n'aboutirait pas au stûpa lui-même, mais passerait légèrement au Nord-Est. Tout le long et à l'intérieur de ce double mur se trouvent, à une hauteur de 1<sup>m</sup> 70 du sol et de 1<sup>m</sup> 90 en 1<sup>m</sup> 90 environ, des trous qui vont s'amincissant dans la paroi du mur et qui semblent avoir été percés pour y enfoncer des poutres. Bien que les trous des deux côtés ne se fassent pas régulièrement vis-à-vis, on serait amené par là à supposer que ce double mur était étayé, et peut-être couvert, à une hauteur de 1<sup>m</sup> 70 au-dessus du sol. Un autre mur en B paraît se raccorder au système du mur A, mais il est moins haut (2<sup>m</sup> 10) ; sa largeur est la même (1<sup>m</sup> 30). Ces murs sont construits en briques beaucoup moins bonnes que celles du stûpa ; leurs dimensions en largeur et en profondeur sont assez difficilement mesurables, à cause des fentes qui les brisent presque toutes verticalement ; la largeur moyenne paraît être de 0<sup>m</sup> 25 à 0<sup>m</sup> 30 ; quant à la hauteur, elle peut être reconnue plus exactement, et est à peu près de 0<sup>m</sup> 16.

Les murs A et B paraissent protéger le grand quadrilatère E. Quand on arrive du Sud-Est, on voit d'abord deux grands pylones en briques (C et D) hauts d'environ 7 mètres ; la plus grande largeur, prise au pylone D, est de 4<sup>m</sup> 10. Ces pylones sont construits avec des briques semblables à celles du stûpa. Sur les faces N. E. et S. O. du quadrilatère, on remarque un appareil spécial, constitué par des assises successives de briques hautes de 0<sup>m</sup> 09, posées à plat, mais entre chaque assise desquelles il y a une couche de hautes briques mal façonnées d'une hauteur

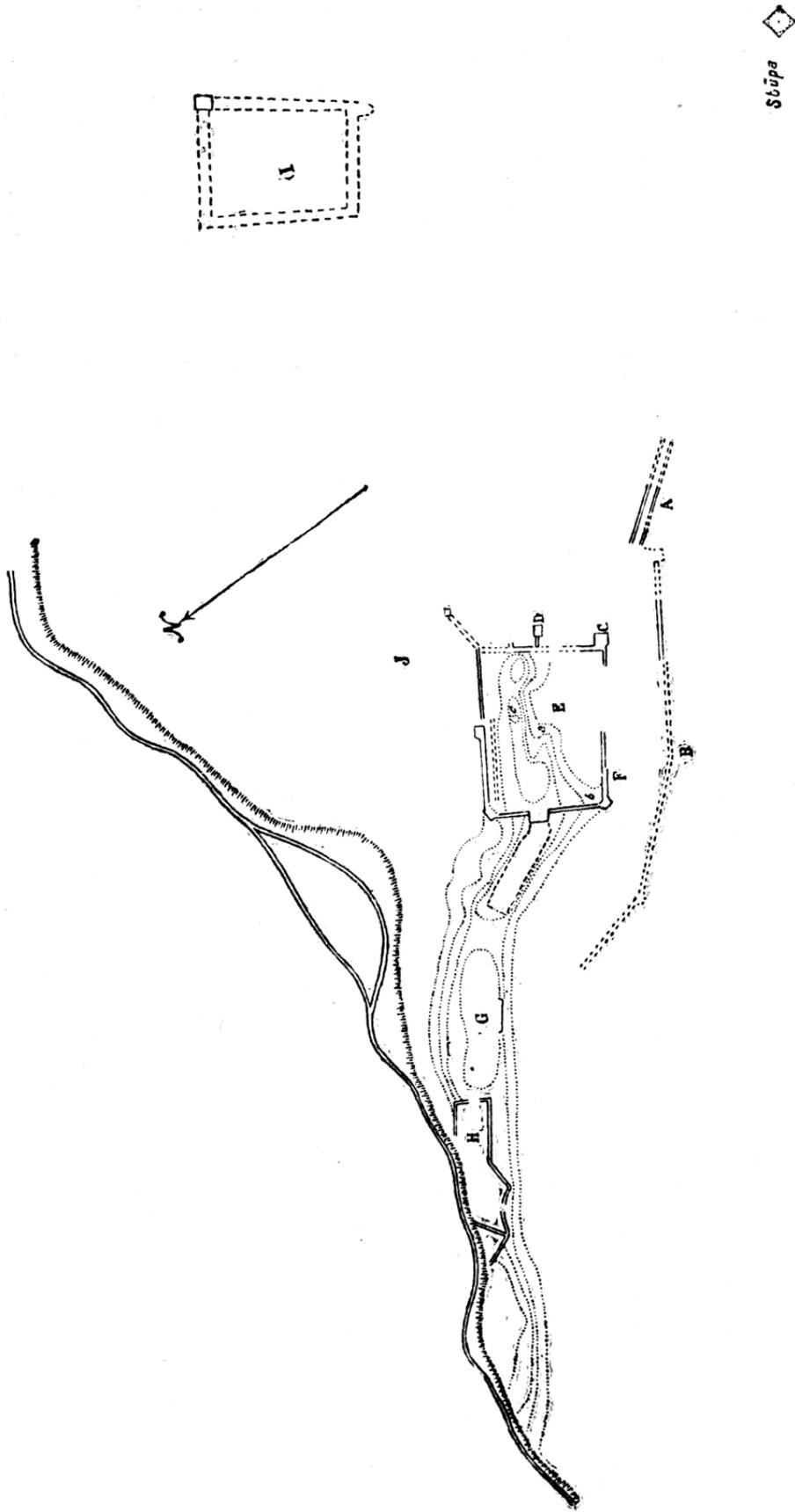


FIG. 5. — PLAN DES RUINES DE TEGURMAN.  
 Levé le 28 septembre 1906 ; Echelle 0 m 01 = 30 m.

d'environ 0<sup>m</sup> 22. Il semble que, particulièrement vers le point F, le mur, qui atteint alors 2<sup>m</sup> 40, ait été renforcé. Ni dans les pylones, ni dans les murs du quadrilatère on ne voit de traces de bois, soit sous forme de clayonnages, soit sous forme de poutres. L'intérieur du quadrilatère est rempli par des amoncellements de sable et de galets qui, au point c, s'élèvent jusqu'à 10 mètres de haut ; on n'y remarque à première vue aucune trace visible de construction. Ce quadrilatère repose ainsi en partie sur un pli de terrain, formé principalement de galets, et qui se poursuit dans la direction du Nord-Ouest jusqu'au moment où il est interrompu à pic, coupé par la rivière. Sur ce pli de terrain, on remarque des traces de constructions entièrement ruinées, en G des assises qui paraissent appartenir à une sorte de tour en partie creuse, enfin en H un fortin construit en briques de dimensions très irrégulières. Près des deux tiers du mur N. N. O. de ce fortin ont été emportés par le torrent, et on voit encore un énorme morceau de la falaise, qui est descendu d'un bloc à environ 5 mètres au-dessous de son niveau primitif, et qui, au-dessus de la couche de loess ancien <sup>(1)</sup> et du banc de galets haut d'environ 1<sup>m</sup> 50, porte une partie du mur effondré. Sur tout ce pli de terrain de E en G, l'érosion a travaillé et l'eau s'est frayée de nouveaux chemins à travers les fondations.

Une ligne de sable légèrement surélevée marque en I l'emplacement d'une ancienne enceinte quadrangulaire, au niveau de la plaine environnante. En J, il y a aussi des traces assez nettes d'anciennes constructions en terre.

Je n'ai pas connaissance de trouvailles que des visiteurs précédents aient faites aux ruines de Tegurman. En dehors de la grande coupure verticale du stûpa, qui est certainement assez ancienne, on voit au bas du stûpa, sur les côtés de la construction G et au pied du mur du grand quadrilatère au point I, des trous de reconnaissance qui ne paraissent pas avoir rien mis à jour. Toute l'aire des ruines est jonchée de débris de poterie grossière, non vernissée. Lors de notre première visite aux ruines de Tegurman, nous avons mis à découvert, en grattant le sol raviné du quadrilatère E entre a et c, un de ces grands vaisseaux en terre cuite grossière qui paraissent s'être employés de tout temps au Turkestan et qui portent aujourd'hui le nom de *khoulm*. Le *khoulm* en question mesurait à son plus grand diamètre 0<sup>m</sup> 72 ; la partie supérieure manquait ; la hauteur entre le plus grand diamètre et le fond était de 0<sup>m</sup> 55. En partie rempli de sable, le *khoulm* contenait encore des morceaux de charbon de bois. La présence de ces *khoulm* n'est pas d'ailleurs caractéristique d'une époque, puisqu'on en a trouvé, d'après M. Petrovski, dans les couches de loess avoisinant le mazâr d'Appâq Khwâdja, et celles-là ont toutes chances selon moi de ne pas être

---

<sup>(1)</sup> Ce loess n'est pas une alluvion récente ; ses stratifications ne laissent aucun doute qu'il s'était déposé, tel qu'il est aujourd'hui, bien avant les temps historiques. Mais le torrent, descendant des T'ien-chan sur la plaine de Kachgar, s'est creusé à travers ce loess un lit de plus en plus profond. La hauteur de la falaise à l'endroit de l'éboulement est de 24 mètres

préislamiques ; mais j'ai trouvé aussi des *khoum* entiers dans l'enceinte proche du Topa Tim à Khân-üi, et cette enceinte qui fut sans doute le vihâra du Topa Tim doit remonter aux temps bouddhiques. On ne peut donc rien conclure de la présence de *khoum* dans une ancienne construction.

Par contre, il nous parut plus caractéristique de ramasser sur les mêmes pentes, à l'intérieur du grand quadrilatère E, deux morceaux de plâtre armés intérieurement de torchis et de baguettes de bois, et qui semblaient être des fragments de statues ; les Musulmans n'ont jamais mis d'images dans leurs édifices, et d'ailleurs nos expériences subséquentes à Khân-üi ont confirmé le caractère bouddhique de ces débris.

Enfin, tout à fait par hasard, en fouillant parmi les débris de poterie, je ramassai un morceau de planchette qui se trouva porter sur l'une des faces des caractères en brahmi. Quoique l'écriture soit assez effacée, ce fragment avait l'avantage de fixer l'origine bouddhique du quadrilatère E et d'être en même temps le premier spécimen d'écriture hindoue trouvé jusqu'ici dans la région de Kachgar.

Cette trouvaille fortuite nous fit concevoir l'espérance que des fouilles pourraient être fructueuses. Quelques jours plus tard, je suis retourné à Tegurman avec dix hommes, et nous avons fouillé dans la partie ravinée *a*, à l'angle *b* du quadrilatère et enfin au sommet *c*, où les lignes du sable semblaient indiquer une ancienne construction. Notre attente a été déçue, et les fouilles n'ont rien livré que des fragments de poterie identiques à ceux qui abondent sur toute l'aire des ruines et un ou deux morceaux de brique cuite. Ce n'est pas à dire qu'on ne trouvera rien à Tegurman, mais, à moins d'un hasard heureux, il y faudra des travaux assez longs et assez coûteux, et dont les chances de succès m'ont paru trop précaires pour me laisser aller à les courir. Pendant les fouilles, on a aussi ramassé, en un point qui ne m'a pas été spécifié, une petite clochette conique en cuivre.

Si pauvres que soient nos informations, il me semble cependant qu'on peut avec quelque vraisemblance distinguer deux époques dans les ruines de Tegurman. Pour moi, le stûpa et le quadrilatère E sont les constructions les plus anciennes, le quadrilatère étant vraisemblablement, comme au Topa Tim de Khân-üi, le vihâra du stûpa. Par contre, à la fin de l'époque bouddhique ou tout au début peut-être de l'époque musulmane, l'importance stratégique de ce mamelon sur la route de Kachgar à Oustoun Artouch y fit établir un fortin, pour lequel on utilisa en partie, en la protégeant par les murs A, B, l'ancienne enceinte du vihâra, en même temps que des ouvrages nouveaux étaient élevés en H. C'est ce qui expliquerait l'appareil différent des murs A, B, d'une part, et, d'autre part, du stûpa et du grand quadrilatère. Le mur du grand quadrilatère fut peut-être d'ailleurs renforcé à ce moment, surtout vers le point F. Enfin le fortin nouveau en H fut construit tant avec d'anciens qu'avec de nouveaux matériaux. Le double mur A fut peut-être un passage couvert destiné à relier l'enceinte principale au stûpa utilisé comme tour de garde.

Quelle que soit la part d'hypothèse de ces conclusions, elles me paraissent cadrer avec ce que nous savons dès maintenant des ruines de Tegurman. Jamais à mon avis il n'y eut là une ville musulmane. Et à ce point de vue, ayant dit le peu que nous avons trouvé, il me paraît utile d'indiquer aussi ce que nous n'avons pas rencontré : nous n'avons trouvé aux ruines de Tegurman ni une monnaie ni un morceau de verre : c'est un point sur lequel j'aurai à revenir en étudiant l'âge des monuments de Khàn-uï.

Kachgar, 10 octobre 1906.

---

## APPENDICE.

### LA LÉGENDE DE LA PRINCESSE CHINOISE.

Utch meravân dikân Haroun Boghra Khânneng qyzini dô tchaqâdou(r) <sup>(1)</sup> dap <sup>(2)</sup> kördi. Körub Tehin vilâïetidin tâchtchilarni elip <sup>(3)</sup> tchyqyp tâghdin uï benâ qylghyl dap bouïrady. Tâchtchilar utch meravânni utch echiklik uï itchini qyrq bir hodjrah qylyp khânneng qyzini elip tchyqyp qoïdy. Khânneng qyzi uzum yedikan <sup>(4)</sup>. Haroun Boghra Khânneng âdamlari Utch meravân din târtyp Khâncalaghatchalyq <sup>(5)</sup> qatar touroup uzumni qoldân <sup>(6)</sup> qolgha sounoup berdi. Haroun Boghra Khânneng qyzi Utch meravân diki uïneng itchida

---

(1) On remarquera ici *tchaqâdou(r)*, mais plus bas *tchâkhly* ; les prononciations théoriques seraient *tchâqâdour* et *tchâqdy*, de *tchâqmâq*. Mais l'accent au présent étant sur l'*â* final du thème de l'indicatif, l'*â* de la racine s'abrège dans la prononciation usuelle en *a*, et chez des demi-lettrés qui écrivent phonétiquement leur langue, cet affaiblissement fait supprimer l'*etif* de la racine dans l'écriture. L'*r* final de la 5<sup>e</sup> personne de l'indicatif présent tombe dans la prononciation usuelle, et la désinence du présent, réduite à *dou*, se prononce assez souvent *dy*, se confondant ainsi avec la désinence du parfait (mais le thème reste différent). Dans *tchâkhly*, le passage de *q* à *kh* devant une explosive (et surtout devant une dentale) est très fréquent : l'exemple le plus constant peut-être est l'arabe *waqt*, « temps », que j'ai toujours entendu prononcer et souvent vu écrire *wakht*.

(2) *Dap*, prononciation vulgaire, mais usuelle, pour *deb*, « ayant dit ». On remarquera que tous les gérondifs sont ici transcrits avec un *p* final, bien qu'écrits originalement avec *b* ; c'est la prononciation courante.

(3) *Elip*, prononciation vulgaire pour *âlip*. L'affaiblissement de l'*â* en *e* est amené par l'*i* du gérondif ; mais, dans la forme contracte très usuelle *âp*, qu'on rencontrera plus bas et qui est aussi pour *âlib*, l'*i* ayant disparu, l'*â* de la racine se prononce avec sa valeur primitive.

(4) *Yedikan* est une prononciation usuelle pour *yedour-ikan*, amenée par la chute de l'*r* de la 3<sup>e</sup> personne du singulier.

(5) La postposition *ghatchalyq*, « jusqu'à », n'est qu'une autre forme, moins fréquente et peut-être un peu emphatique, de *ghatcha*.

(6) *Dân* n'est qu'une autre forme de la postposition de l'ablatif, *din*.

oltouroub kenizeklari bilan madjlis qourghan <sup>(1)</sup> wakhtida bir söbat uzumni sounoup berdi. Khänneng qyzi khoch bouloup qyzlar uzum yanglar dedy. Özi bir dâna uzumni elip aghzigha sâldy. Oul uzumneng itchiga dö tcherivâlghân <sup>(2)</sup> edi. Khänneng qyzineng tilini tehákhty. Choul zamon Khänneng qyzi öldi. Ändin bere Utch meravânni gounâkâr qylyp k(i)chi tchyqqân imâs. Haroun Boghra Khänneng wakhtida târtyp qoïaghlyq <sup>(3)</sup> cho(r)t(a)si <sup>(4)</sup> bâr edi. Khalâieklar tchyqyp tuchur edi. Taïpounanneng wakhtida Oustoun Artouchlouq cho(r)tas(i)ni âp berip qalâp ketkan. Cho(r)tani âlghänneng bouïnida <sup>(5)</sup> âdamneng qadami yetkan imas.

---

(1) Le verbe *qourmâq*, qui manque aux dictionnaires que j'ai sous la main, s'emploie, je crois, à Kachgar avec deux sens : 1<sup>o</sup> au sens de « verser » ; ce n'est alors peut-être qu'une autre forme de *quïmâq*, quoique le passage de *ou* à *u* soit anormal ; 2<sup>o</sup> au sens de « être assis », surtout comme ici pour « être assis en réunion », *madjlis qourmâq* (le vrai mot pour « s'asseoir » et « être assis » est *oultourmâq*).

(2) La forme *tcherivâlghân* n'existe que dans la langue vulgaire. Son initiale fournit un exemple intéressant de ce passage de *k* et *q* à *tch* qui était noté dans les dialectes turcs dès l'époque d'Abou'l Ghâzi. La première partie *tcheriv* est pour *kerib*, usuellement prononcé *kerip*. Quant à la seconde partie, je ne suis pas du tout convaincu qu'il y faille réellement voir une forme de *âlmâq*, « prendre », et j'inclinerais plutôt à une dérivation de *bolmâq*, « être », dont on connaît certains emplois contractes avec chute du *b* initial : *khapolmâq* est usuel à Kachgar pour *khafa-bolmâq*, « être malheureux ».

(3) *Qoïaghlyq* est un substantif verbal de *qoïmâq*, auquel s'est joint le suffixe *lyq*.

(4) *Cho(r)ta* est le mot qui est orthographié *châtou* et *châti* par PAVET DE COURTEILLE, *châtou*, *châti* et *choti* par SHAW. Il est presque sûr que le mot n'a jamais eu de prononciation avec un *r* réel devant le *t*, mais les indigènes de Kachgar, qui laissent tomber ces *r* là où ils existaient réellement, les ajoutent volontiers là même où ils n'ont que faire, quand ils parlent lentement ou se piquent d'une élocution distinguée ; ce sont autant de faux purismes, mais qui ne laissent pas de se traduire souvent dans l'écriture.

(5) *Bouïnida*, au sens de « depuis, après que », est une prononciation vulgaire pour *bouyâ-nida*, « de ce côté, dans cette direction » ; l'affaiblissement de l'*â*, puis sa disparition, sont naturellement amenés par l'*i* subséquent ; on a de même *yinip*, « étant revenu », de *yânâmâq*.